

DES MEULES, DES HOMMES ET DES CHOSES

Avec une discrétion qui tranche sur ses interventions artistiques précédentes, Gerits Vandermeulen, l'un des meilleurs représentants de l'art contemporain d'Outre-Quévrain, a réalisé une fascinante installation sur le territoire de Douains (voir la photo ci-jointe).

Alors qu'il s'était jusqu'ici consacré à la transfiguration de la belgitude (avec notamment un Manneken-Pis en baudruche, en hommage à Jeff Koons, visible à Oudenaarde, un sapin de Noël composé de frites artificielles multicolores exposé à Virton, une composition en papier mâché mêlant les traits de Tintin et d'Eddy Merckx acquise par le musée de Meensel-Kiezegem, ville natale du champion cycliste, ou encore une chope de bière géante et historiée en verre recyclé qui se dresse au centre du village de Roeux devant l'abbaye de Saint-Feuillien), ce natif de Geraardsbergen – le nom flamand de Grammont –, salué par la critique internationale, semble être entré dans une nouvelle période de sa carrière, où il se tourne vers une forme de primitivisme profond, coïncidant peut-être avec l'âge de la plénitude pour ce quinquagénaire. En effet, si pour certains juillet est la saison des moissons, pour d'autres c'est celle de la mise en œuvre, ou plutôt de l'agencement des matières brutes et vivantes.

Gérard Gengembre a eu la chance de s'entretenir avec le créateur, parfaitement bilingue, et il nous a autorisé à retranscrire l'essentiel de cette conversation sous forme de questions et réponses.

Q. : En élaborant cette installation de meules, vouliez-vous faire écho à Monet, célébré non loin de Douains ?

R. : Non, en dépit de l'admiration que je lui voue. L'œuvre de Monet vise à transcrire le passage du temps par les variations de couleurs et d'atmosphère. Pour ma part, j'entends inscrire dans l'espace à la fois un travail, une géométrie et une permanence.

Q. : Que voulez-vous dire ?

R. : Le travail de l'homme, son rapport fondamental à la terre, une terre fécondée et génitrice, la forme géométrique simple opposée dans un rapport dialectique à l'horizontalité du sol labouré, moissonné, hersé, la permanence d'une massivité.

Q. : L'homme, la terre, la forme...entendez-vous revenir à l'essentiel, voire à l'origine ?

R. : Je crois que notre époque appelle à ce retour. Nous devons nous ressourcer et entreprendre un nouveau dialogue entre recentrement et ouverture, entre extraversion et introversion, bref entre intériorité et extériorité, ce qui en passe par une redistribution spatiale.

Q. : Quelle redistribution ?

R. : C'est précisément ce que j'ai tenté. Le parallélépipède est un volume simple ici posé sur une surface plane, trois dimensions sur deux dimensions, des angles, des lignes et un plan. La surface plane est elle-même sillonnée, donc lignée, *alignée* même. En outre une verticalité est aussi posée, celle du poteau, du pylône, donc dressée par l'homme, et, faut-il le dire en dépit de son évidence ?

une posture virile, déjà efficiente si l'on considère le regain dans le champ, cette multitude de petites verticalités joyeuses, prémices d'éjaculations foisonnantes, moissonnantes. Virilité, vitalité... le chemin vers les meules est déjà tracé de nouveau. Elles étaient déjà là, elles seront encore là. Permanence dans un cycle, vous dis-je. Tout est dit, tout est exposé... Dedans, dehors, *in, out, binnenkant en buitenkant*, dit-on chez moi, à l'infini... La paille et le grain, le soc et le ventre, le plat et le plein, etc.

Q. : S'agit-il alors d'une osmose entre l'esthétique et la philosophie ? Et, si, oui, quelle philosophie ?

R.: Vous n'ignorez pas que l'esthétique est une branche de la philosophie. D'abord, mon installation se veut vitaliste, comme je viens de le dire. De plus, tout en glorifiant la simplicité de la forme et exaltant le travail de l'homme, mon projet se veut constat, celui de l'être-là des choses qui renvoie au cosmos, à la musique des sphères, au Sens. J'aimerais inviter à la contemplation, comme le dit votre grand Victor Hugo.

Q. : Je vois aussi dans votre œuvre une métaphore, voire un symbole, celui du mur et du vide, donc l'opposition entre fermeture et ouverture, à moins que l'on ne dise entre obstacle et passage. Vais-je trop loin ?

R. : Du tout, et je suis ravi que vous perceviez cela. Ce parallélépipède vaut aussi comme pan de mur, flanqué de vide. En effet, ma modeste installation condense toute l'histoire de l'humanité, qui n'est que circulations, trajets, parcours et, osons le dire, migrations, et toute tentative de les empêcher est vaine.

Q. : Merci, cher Gerits Vandermeulen, et *Proficiat* ! En vous écoutant, il me vient un regret, que Francis Ponge n'ait pas écrit un poème sur la meule dans son *Parti-pris des choses*, ou, si vous préférez, *De vooringenomenheid van de dingen*.

R. : *Dankjewel, lieve Gérard*, et comme disent les Wallons, *merci brâmint des côps* !

Tout en remerciant Gérard Gengembre de nous avoir confié cet échange, disons-le tout net : foin d'explications, d'exégèses, d'élucidations. Comme le disait Engels, renvoyant toute la philosophie idéaliste au rayon des vieilles lunes : « La preuve du gâteau, c'est qu'on le mange », allez donc voir ces meules à Douains, ces meules dans l'Agglo, sinon agglomérées, contemplez, méditez, ressentez.